

Soeur Joseph KHOURY

Au cours d'un rangement d'archives, le texte ci-dessous a été découvert, écrit sans doute par un prêtre qui a connu la sœur dont il retrace ici la vie.

L'AIME MARIE ...

Dans un riant vallon du Liban-Nord se cache, au milieu de vergers, de figuiers et de mûriers, un tout petit village ignoré même de la grande cité de Tripoli, à laquelle un simple chemin muletier le rattache. Hélas! La religion catholique n'y a jamais pénétré. Non loin de l'église, dédiée à Marie, une humble maison abrite la nombreuse famille du curé orthodoxe, peu instruit, mais sachant inspirer à tous, un grand amour pour la Mère de Jésus.

Pas d'école dans ce village lointain, et à part le curé, nul ne sait ni lire, ni écrire... Et voilà qu'un couple se présente et se charge de donner de l'instruction aux enfants. Quelle joie pour tous! Mais ni le maître, ni la maîtresse ne vont à l'Eglise. Aucune image, aucune médaille de la "toute Pure" n'est tolérée. "A quoi donc sont confiés nos enfants! Ce sont les protestants qui se sont infiltrés et commencent à répandre leurs erreurs dans les âmes de leurs jeunes élèves."

Mais la vierge veillait.

Une jeune fille mourut. Elle reposait habillée de blanc; tout le village priait; soudain la maîtresse entra, en disant: "voyez, Marie est morte". Puis s'adressant à la jeune fille, elle dit: "Marie, levez-vous, parlez, marchez" et se retournant vers le peuple: "Eh bien! Votre Vierge Marie est morte aussi. Elle ne peut rien pour vous; ne la priez plus. Votre curé lui-même ne pourra rien vous dire d'autres." Hélas! Le pauvre curé ignorant ne put réfuter cet odieux blasphème. Pourtant il prit la ferme résolution d'étudier pour défendre l'amour de la Vierge dans le cœur de ses ouailles. Le peuple agit plus vite. Il se porta en foule à l'école, la pilla, la saccagea, brûla le mobilier, et, faisant monter le couple sur un âne (face à queue) il les conduisit sous une grêle de pierres et de huées, bien loin du village.

Voulant donner de l'instruction à ses enfants, le curé plaça son aînée, âgée de 16 ans, dans une petite pension de Tripoli. Pour la première fois de sa vie, la jeune fille aperçut "nos sœurs" qui y tiennent une importante institution. Mais elle ne s'en approcha pas... elles étaient catholiques et, par conséquent, ennemies de Dieu. Pourtant, un jour, intriguée par les cloches sonnant à toute volée, elle entre dans la jolie chapelle, reste tout étonnée de voir tant de fleurs, tant de bougies allumées! Son regard se porta ensuite sur une dizaine de jeune filles vêtues de blanc. Elle écoute, on parle de la Vierge, du bonheur d'être son enfant. Un désir: "Moi aussi je veux être enfant de Marie". Et en ce 8 Décembre, naquit dans son cœur la ferme résolution de se donner corps et âme à Jésus pour Marie. Elle parle à nos sœurs, à la supérieure. Toujours la même réponse: "vous êtes orthodoxe!". Que de supplications auprès de son père... Non, il faut attendre; il permet qu'elle reste chez nos sœurs, c'est déjà beaucoup... Enfin vint l'heureux moment où le "oui" fut murmuré, et joyeuse, Mademoiselle Katbé abjura le schisme et revêtit le petit bonnet et la pèlerine noire, disant tout bas à la Vierge: "Je vous ferai aimer toujours !"

Paris! le Séminaire! Comme tout y est nouveau, difficile ... Mais il y a la chapelle où l'Immaculée est descendue. Alors, tout le reste n'est rien.

"Voyons, Ma Sœur, comment vous appelez-vous ? " Et à genoux devant ma Respectable Sœur Hannezo, le petit bonnet, traduisant son nom, répond: "Ecrivine". "Je ne vous demande pas votre profession, mais votre nom" - "Ecrivine", répond plus bas la petite Sœur tout émue. - "Cela est fort! Et comment vous appellent vos parents ? - Katbé, ce qui veut dire écrivine, mais je ne sais pas du tout écrire en français" - "Passons. Votre mère, elle est à la maison? - "Oui" - "Bien. Votre père, que fait-il?" - "Curé" - "Vous dites ?" - "Curé" - "Mais il est marié ?" - "Oui". Il fallut un moment à notre Respectable Sœur Directrice pour se souvenir qu'en Orient le clergé grec a toujours une famille.

Mais le pauvre petit bonnet était bien dépaysé. Heureusement que souvent on parlait de la Mère de Jésus! Cela, elle comprenait.

Quelle joie après une année de revenir dans le beau Liban et de pouvoir "parler", car le français n'était pas son fort ; ce n'est que peu à peu qu'elle put s'exprimer passablement.

Placée à Beurges, que de services ne rendit-elle pas! Sa Sœur Servante et ses deux compagnes ne savaient pas un mot d'arabe. Elle quittait sa cuisine, et combien de fois, pour expliquer : au dispensaire, la manière de prendre une médecine, un remède, traduire une demande de secours, écouter la plainte d'une mère : "Ma Fille est malade, elle se meurt, venez lui dire un mot du ciel..." Et ce bébé, la mère est musulmane, intéressez-la pendant que je donne à son enfant un passeport pour le ciel." Huit, dix fois ou plus chaque matin, elle quitte ses bassines et son tablier et toujours avec la même patience, revient à son fourneau: elle est, non le bras droit, mais la langue de tous dans la maison ; aussi combien tout le village aime son bon accueil et son empressement à rendre service. Et pourtant, en regardant la Reine du Ciel, que de soupirs s'échappent de son cœur. Mais un jour, qu'en plein été devant la chaleur de son fourneau elle pense à l'enfer dont elle eut toujours peur, une lettre lui fut remise : "Oui, je suis un damné, pire que le démon, ainsi que les grands hérésiarques, moi qui, chaque matin, tiens en mes mains l'hostie sainte, je suis le schisme de Photius, et je l'enseigne. Que tu es heureuse, toi, ma chère enfant, d'avoir abjuré ces erreurs. Je devrais le faire aussi, mais je n'ai pas le courage, car je suis prêtre, je ne pourrais plus dire la messe, mon seul bonheur sur terre. Je ne sais que faire. Prie la Vierge pour moi. Voulant la défendre, j'ai étudié les anciens Pères et j'ai découvert mon malheur. Que Dieu ait pitié de moi!"

Mais la Vierge garde ceux qui se dévouent à son service. Notre Respectable Père Visiteur prit cette cause en main, se rendit lui-même chez sa Béatitude le Patriarche Grec-Catholique, fit étudier ce cas et fut convaincu que tous les sacrements, même la prêtrise, avaient été donnés et reçus valablement. Il suffisait d'une simple abjuration. Les formalités furent vite remplies. Quelques semaines plus tard, toute la famille, suivant l'exemple de son chef, réunie dans le "di van" converti en chapelle, recevait sous les deux espèces, suivant le rite grec, le Corps et le Sang du Christ, tandis qu'une joie intense brillait dans les yeux de

ce beau vieillard dont les longs cheveux blancs auréolaient un front redevenu calme et serein.

Puis les jours passèrent, et les années...

1914, si la France souffrit, le Liban encore davantage! Toutes les Sœurs françaises furent rappelées.

"Ma Sœur, emmenez-moi! - Oh! Sœur Joseph, qui gardera la maison, les œuvres, les enfants? - Mais je suis trop jeune, je viens de faire les Saints Vœux! "Alors devant la Vierge de son bureau, Ma Sœur, à genoux, lui fit comprendre que la Reine du Ciel serait son appui, qu'il fallait avoir confiance. Une Sœur ancienne lui fut donnée comme compagne... et ma Sœur partit malgré les larmes de tout le village... Il fallait organiser les journées et vivre.

Tout le monde connaît maintenant les interminables attentes pour un morceau de pain, la queue pour un sac de fèves ou de pommes de terre. Ainsi fit la vaillante Sœur. Dès 4 heures du matin, avec l'enfant la plus forte. Elle se rendait au "sérail" (mairie) distant de 6 à 7 km, attendait 2 ou 3 heures le bon, ou plutôt le mauvais vouloir des Turcs et revenait portant sur son dos, avec grande peine, les rations de ses petites orphelines, sous le soleil brûlant de l'été ou sous les pluies d'hiver. "La distance était de 2 rosaires pour aller et de 3 ou 4 pour revenir, car il fallait s'arrêter bien souvent". "Un jour, pour se moquer de moi, on me donna double ration, à condition que je l'emportasse moi-même. Je le fis, heureuse, en pensant que toute une semaine les morceaux de pain seraient plus gros, mais je crus défaillir en route". Plusieurs fois, on lui offrit des vivres en abondance, si elle voulait se faire turque ou au moins quitter ces vêtements qui rappelaient trop la France et la religion. "Non. Jamais, je ne quitterai mon saint habit, ni n'en changerai rien, je garderai ma cornette et vous ne me l'enlèverez qu'avec ma tête". Et elle tint bon, malgré bien des misères.

Mais la somme laissée s'épuisait rapidement; et l'ouvroir chôma. "Nous cultiverons le jardin et les cours!" Adieu, roses, lys, zinnias, l'Immaculée dut sourire de se voir environnée d'aubergines, de tomates, de choux! les enfants se mirent à piocher, encouragées par l'exemple de leur Sœur dont les mains calleuses témoignaient du dur labeur accompli.

Et l'eau! Qui connaît l'Orient et ses beaux jours d'été peut seul connaître le prix de l'eau. La maison avait un droit d'arrosage une demi heure par semaine, suffisante, mais toujours volée, surtout quand ce tour se trouvait être la nuit. Il aurait fallu donner un "Bakchich" au gardien, car un Turc n'est honnête qu'à prix d'argent. Mais quelques livres, c'étaient des légumes, un peu de viande; et Sœur Joseph ne voulait pas priver ses enfants déjà si peu nourries. Une nuit, elle tendit une petite médaille : "Voilà plus que de l'or!" Et Marie toute puissante changea cet infidèle qui désormais servit les Sœurs de son mieux.

Mais des jours plus tristes vinrent encore. Il fallut rendre les enfants, car la maison était réquisitionnée : "Les vases sacrés, les ornements d'église! Je ne peux pas les laisser profaner (la chapelle devant devenir une table). Non, jamais!" Faisant un paquet de toutes les choses les plus précieuses, elle les mit dans une grande caisse, la mura dans une case du caveau : "Ici, repose Espérance!" Puis, transportant les pommades, les fioles, les bandes, les armoires, la chapelle devint

le dispensaire qui comme tel fut épargné; le dispensaire devint l'étable qui, après la guerre, dut être reconstruit entièrement.

Dans toutes ces épreuves, pourtant, il y avait une joie. Chaque matin, le curé du village distribuait à ces vaillantes le pain des forts. Mais un jour, la tristesse fut immense: "Je n'ai plus de farine de froment; celle que l'on nous donne rendrait, j'en ai bien peur, le sacrement invalide". Les larmes coulèrent alors des yeux. "Sans Jésus, nous ne pouvons tenir. Vierge, faites un miracle. A Cana, vous dites: ils n'ont plus de vin; dites aujourd'hui : ils n'ont plus de pain", Deux jours sans Jésus, deux siècles, "Et demain c'est dimanche, pas de messe, non, c'est impossible! Dussè-je aller dans tout le Liban, cela ne sera pas. Priez, mes enfants, je pars... Mais où aller ? A Beyrouth? Non. A la montagne. Elle frappe à toutes les portes; elle demande avec instance. Enfin, elle trouve chez un paysan un peu de blé : "Mais j'en veux le double de farine noire ! - Tout ce que vous voulez ..." La fin du jour et une partie de la nuit furent employées à piler le blé et à confectionner les hosties. Mais pendant une semaine, une tomate, une pomme de terre, remplacèrent le morceau de pain noir à tous les repas.

O joie! un jour, les Turcs s'enfuirent... Les villageois foulèrent aux pieds le drapeau rouge... Sœur Joseph le ramassa, enleva le croissant, y ajouta un drap et un tablier bleu... et cet immense drapeau tricolore flotta bientôt au-dessus de la maison. C'était la France qui revenait, avec ses largesses, nourriture, vêtements. Passant non loin, nos petits marins aperçurent l'emblème de leur patrie ; ils entrèrent et furent reçus avec joie. Depuis ce jour, la marine prit à cœur d'aider la maison. Madame l'Amirale en fut la première bienfaitrice, Beurges resta la protégée de la base navale de Beyrouth.

Enfin, une nouvelle : les Sœurs reviennent, les Sœurs... Ma Sœur... La maison prit un air de fête, des fleurs, des chants, des rires. Sœur Joseph en fut plus heureuse que personne : "Ma Sœur, j'ai gardé la maison; non, la Vierge a gardé la maison, car je fus fidèle à venir chaque soir lui en remettre les clefs! Oui, pendant, tout ce temps, jamais elle n'avait, un seul moment, pensé qu'elle pouvait agir à sa guise : c'était la Sœur qui commandait, ses désirs qui étaient exécutés, ses ordres respectés, ses conseils suivis, la Règle observée. Oui, elle avait vécu en vraie Fille de la Charité: "J'ai même fait, une fois, la conférence toute seule, ma compagne étant fatiguée". Mot échappé, non par orgueil, mais tout simplement au cours d'une récréation en se rappelant les heures d'angoisse et de souffrance.

Puis, elle reprit, tout bonnement son office: la cuisine, la buanderie, la basse-cour, quelques heures de classe arabe, mais surtout les "Enfants de Marie". A ces jeunes filles, elle donnait le meilleur d'elle-même. Nul comme elle ne sait parler de leur Mère du ciel.

Chaque dimanche, une courte promenade, avec les plus fidèles : aller voir un malade ou une compagne fatiguée, porter un secours à une famille en détresse, et toujours glisser un mot du Bon Dieu.

Beaucoup de ces âmes ferventes entendirent alors l'appel de Dieu : Fille de la Chari té, Sœurs de Saint Joseph ou des Pauvres, de Nazareth, de la Visitation, des Apôtres, avaient leur nom inscrit au tableau d'honneur de l'Association. Et elle les comptait avec plaisir.

Mais de nombreuses épines blessèrent son cœur trop sensible ; deuils de famille : son frère mort accidentellement à Paris au cours d'un voyage, laissant deux jeunes enfants, son père qu'elle avait tant aimé, "Ma Sœur" à qui elle était si profondément attachée. Si l'âme était vaillante, le corps se ressentait durement de ces quatre années de guerre, qui l'avaient usée plus que vingt ans: "Je suis vieille, ce n'est pas 40 ans que j'ai, mais plus de 60" - et c'était vrai; pourtant aucun point de la Règle n'était négligé: fidèle au lever de 4 heures, à la messe, à l'oraison... Mais à chaque nouveau deuil, à chaque petite souffrance, elle se concentrait, se repliait davantage sur elle-même. Elle s'habitua difficilement aux nouveaux visages, aux nouvelles compagnes. Les innovations nécessitées par le développement des œuvres lui étaient pénibles. Elle vivait trop dans le passé.

La nouvelle Sœur Servante ne comprit pas ce caractère trop sensible qui, de plus en plus, s'isolait, se renfermait.

Un changement fut décidé. L'infirmerie de la Maison Centrale lui ouvrit ses portes.

Ma Respectable Sœur Visitatrice, Ma Respectable Sœur Assistante, les Sœurs, lui ouvrirent leur cœur. Mais ce changement brisa le sien.

"J'aimais tant notre maison, les œuvres, les enfants, je suis déracinée... Oh! j'accepte la volonté de Dieu, mais j'en meurs... Jésus accepta la volonté de son Père, au Jardin des Oliviers, mais Il sua du sang... Je m'unis à ses souffrances, mais mon cœur saigne".

C'était le 18 juillet, un mois avant sa mort, que je la vis pour la dernière fois. Nous parlions du passé, mais surtout de la vie future, ou bientôt elle irait rejoindre la Vierge tant aimée.

La douce Reine du ciel vint, en effet, la chercher dans l'octave de la grande fête de son Assomption pour la faire jouir du bonheur qu'elle réserve à ceux qui l'aiment et qui l'ont fait aimer sur terre.

Texte anonyme